

Métier: opératrice au traitement des eaux

À l'usine d'épuration et de traitement des eaux d'Oka, les femmes représentent 50% des effectifs. Il y a quatre personnes: le surintendant et trois opératrices, dont deux sont des jeunes femmes. Emmanuelle Lareau, diplômée du programme de Traitement des eaux, est l'une d'entre elles.



L'APSAM – Qu'est-ce qui vous a poussée à choisir ce métier ?

E. Lareau – La variété, l'absence de routine et les défis associés à ce métier. J'aimais le fait qu'il faut posséder des compétences diverses pour exercer ce métier. J'apprécie aussi que mes actions contribuent à protéger l'environnement.

L'APSAM – Il y a aussi un certain stress associé à l'exercice de vos fonctions, n'est-ce pas ?

E. Lareau – Oui, mais c'est un aspect qui me plaît. J'ai toujours été très débrouillarde et je ne suis aucunement inquiète à la perspective d'avoir à affronter des situations particulières, comme une panne électrique par exemple.

L'APSAM – Vous avez été formée pour faire ce métier ?

E. Lareau – J'ai un diplôme d'études professionnelles en traitement des eaux. J'ai obtenu mon diplôme en 2001. J'ai d'abord travaillé à la municipalité d'Iberville. Depuis 2003, je suis à l'emploi de la municipalité d'Oka.

L'APSAM – La présence de femmes a-t-elle eu une influence sur le travail à l'usine ?

E. Lareau – Je pense que ma collègue et moi avons contribué à développer une plus grande préoccupation pour la santé et la sécurité dans nos gestes quotidiens. J'ai été très bien formée à cela pendant mes études; les professeurs ont insisté sur la pratique de méthodes sécuritaires de travail; ils ont conscientisé les élèves. Il est donc normal pour moi de bien me protéger pendant mon travail et d'avoir recours à des méthodes très sécuritaires.

L'APSAM – Donnez-nous des exemples.

E. Lareau – On m'a montré à m'attacher chaque fois que je descends au fond d'un puits. Pour moi, il serait inconcevable de ne pas le faire. Nous utilisons des diables pour transporter les barils de chlore. On pourrait les transporter à la main, car ils ne sont pas très gros, mais pourquoi risquer une blessure ?

Les vêtements et les équipements que nous achetons sont maintenant mieux adaptés aux femmes. Les vêtements et les gants sont de la bonne taille; les harnais, qui étaient toujours trop grands pour nous, conviennent mieux à notre gabarit. Notre patron collabore très bien et il voit à ce que nos équipements soient parfaitement adaptés à ses employés.

L'APSAM – Lorsque vous avez commencé dans le métier, vous est-il arrivé d'observer des réactions ou d'entendre des commentaires de la part de vos collègues masculins ?

E. Lareau – Très rarement. Je me souviens qu'à mon arrivée, mes collègues masculins avaient une attitude protectrice lorsque venait le temps de faire des travaux manuels. Ça m'amusait de les voir tenter de me protéger alors que moi, j'aime le travail manuel et la mécanique depuis que je suis toute petite. Par contre, je ne me rappelle pas avoir entendu de commentaires méchants ou sexistes.

L'APSAM – Vous êtes aussi pompière à temps partiel pour la municipalité.

E. Lareau – C'est exact. Plus précisément, je suis en formation actuellement. Hier soir, par exemple, j'étais en cours. J'avais plusieurs épreuves physiques à faire, dont évacuer une personne inconsciente pesant 200 livres. J'ai passé toutes les épreuves, sans problème.

L'APSAM – Vos collègues pompiers s'étonnent-ils de voir une jeune femme parmi eux ?

E. Lareau – Non, je ne crois pas. Il y a de plus en plus de femmes dans des métiers non traditionnels et les hommes y sont habitués.

L'APSAM – C'est quand même un métier très difficile, exigeant physiquement et dangereux ?

E. Lareau – Ça l'est autant pour les hommes. La formation, l'application de bonnes méthodes de travail et la collaboration entre collègues font que ce métier devient un peu moins dangereux.

L'APSAM – Y a-t-il des aspects de votre travail au traitement des eaux qui vous inquiètent plus que d'autres ?

E. Lareau – Le travail en solitaire demande plus d'attention et de prudence afin d'éviter les accidents. Chaque opérateur travaille seul une partie de la journée. Nous devons nous rendre aux divers postes de traitement. Il y en a un par exemple au Parc national d'Oka. Nous avons notre radio avec nous en tout temps pour faire un appel d'urgence. C'est peut-être l'aspect du travail qui demande encore le plus de prudence, à mon avis.

L'APSAM – Vous aimez ce que vous faites ?

E. Lareau – Beaucoup.